

Paul Ricoeur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975. (Collection « L'Ordre philosophique »), 414 p.

Jean-Marcel Léard

Volume 9, numéro 2, août 1976

Linguistique et littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500412ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500412ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Léard, J.-M. (1976). Compte rendu de [Paul Ricoeur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975. (Collection « L'Ordre philosophique »), 414 p.] *Études littéraires*, 9(2), 416–420. <https://doi.org/10.7202/500412ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

diction du père (de cette *pèredi(c)-tion*) dont le fils kafkaïen et la tribu sémite font leur fiction quand c'est de là seulement qu'ils peuvent désirer selon l'*aloi* (l'alliage constituant la famille, le socius), est peut-être ce qui détermine la Parole — comme Unique — dans la position de l'Origine que les multiples traces du désir, à la barrer, à la brouiller pour ne pas s'y « rengouffrer » (comme le fils du *Verdict*), ne font, en fait, que « rouvrir » afin que s'y répète cette « première scène » qui, du contact sexuel — impossible — dont le fils naît, fait le contrat symbolique — intenable — dont le fils meurt : là précisément où le sacrifice (celui qu'Abraham of-frait ?) consacre le Lōgos du Père par l'annulation du Soma du fils (ce déchet du Nom).

Il est heureux que ce recueil de textes se ferme sur une ouverture, où Sibony nous esquisse le programme d'une remontée — de la filière — aux Noms-du-Père qui en déterminent les parcours historiques — et psycho-(patho)logiques. De là que ce Séminaire (étymologiquement : cette *pépi-nière*), interrogeant le *sème* (le signe), interroge aussi la « source », l'« origine », le « principe », la « cause » (*seminarium*) qui font semence à ne point être que « signes » mais aussi « traversées », « genèses ». Ce dont Julia Kristeva nous avertit tout au long des discussions, est qu'il y a un *travers* du signe (une obliquité) faisant du dérivé de l'Histoire l'effet d'un dévié du signifiant, et qu'il en est de ce travers comme de l'effet d'un frayage que la pulsion pratique dans le langage pour le plier au désir. C'est là un des enseignements de ce livre de nous donner la mesure de ce qu'une « anthropoétique » peut faire à interroger les pratiques sémiotiques, ainsi *traversifiées*, dans leur Autre où se lit que le Symbolique clive et « déclive »

(se décline) en formations hétérogènes : le sémioticien y trouve, comme par hasard, ce qui fait clôtüre, à la fois du Signe et de l'Occident.

Pierre OUELLET

¹ Nous empruntons ces termes à René Thom pour leur efficacité à décrire tout type de processus dont la Topologie comme, d'une autre façon, la Théorie générale des Systèmes nous offre, en effet, une série de modèles (en Sémiotique, Sémantique et Anthroposociologie, par exemple). Voir R. Thom, *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, Paris, UGE, 1974, 319 p.

² « Sémiotique » et « symbolique » sont, bien sûr, pris dans le sens que leur donne J. Kristeva.

□ □ □

Paul RICOEUR, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975. (Collection « L'Ordre philosophique »). 414 p.

L'histoire a de curieux retours. Après la lente disparition de la rhétorique (restreinte à une taxinomie des tropes au XIX^e siècle), après l'émergence d'une nouvelle critique qui se meurt, à cause d'une sémiotique qui s'es-souffle, voici revenir en force dans notre horizon intellectuel, réanimées par la théorie linguistique tournée enfin vers la sémantique, la métaphore (reine incontestée des tropes), la tropologie et même la rhétorique. Le livre de P. Ricoeur n'est bien sûr qu'un élément de cette preuve. En complétant la preuve, nous enrichirons, à l'intention du lecteur, la bibliographie de P. Ricoeur, pourtant abondante : le numéro 23 (1975) de *Poétique* est consacré à la rhétorique et à l'herméneutique ; le numéro 3 (juillet 1975) du *Français Moderne* est consacré à la métaphore. Enfin un important ouvrage de Georges Lüdi (*Die Metapher als Funktion der Aktualisierung*, Francke, Verlag, Bern, 1973)

aborde la question de l'actualisation, par le contexte, de la métaphore. Cet ouvrage s'inscrit dans la suite des travaux de langue allemande, et il est proche de la pensée de Harald Weinrich (désormais connu pour son ouvrage *Le temps. Le récit et le commentaire*, Seuil, 1973), lequel a publié un article intéressant sur la sémantique de la métaphore («Semantik der metaphor», in *Folia Linguistica-Acta Societatis Linguisticae Europaeae* I (1-2), pp. 3-17, La Haye, Mouton, 1967). On peut pourtant se demander s'il s'agit des mêmes problèmes : situées dans le cadre de la linguistique et de la sémiotique, on reconnaît mal les catégories de la philosophie et de l'esthétique traditionnelle.

Il y a aussi un autre fait étrange, qui ne tient plus cette fois à la matière, mais plutôt à la manière du livre. Ces dernières années nous ont habitués à des délires verbaux (fumisterie pour les uns, théorie libératrice pour les autres) de pontifiants et de vaticinateurs. Or, voici un ouvrage, sérieux s'il en est, qui tient par la seule démarche de la pensée, loin des symboles et du formalisme. Disons donc sans ambages notre admiration pour la richesse de la documentation (Aristote, Fontanier, linguistique anglaise et française, philosophie) dans de brillants exposés. Si l'on ajoute le pouvoir de séduction que conserve la métaphore à la réputation de l'auteur, on peut gager que bien des gens ouvriront ce livre. Pourtant peu le liront, et les raisons sont assez complexes. Lire un ouvrage de quatre cents pages constitue une sorte d'exploit, et celui qui les écrit accomplit encore une plus grande prouesse, qui entraîne inévitablement la solitude du coureur de fond. Surtout, une sorte de somme (et ce livre apparaît comme une récapitulation) doit venir au moment opportun. Nous dirons pourquoi ce livre vient trop tôt (ou

trop tard) pour sa clientèle de linguistes, sémioticiens, littéraires. Plaira-t-il aux philosophes ?

Puisque l'auteur prend la peine de présenter son livre et d'en dresser le plan, nous pouvons rapidement passer sur le contenu et l'organisation de l'ouvrage. Deux études historiques l'ouvrent et personne ne sera étonné d'y trouver associés Aristote et Fontanier. La troisième étude nous fait passer à l'époque moderne, dans le monde américain (Richards, Black, Beardsley) et contient sans doute la donnée de base de l'ouvrage : la métaphore est située dans le cadre de la sémantique de la phrase et non du mot. La quatrième étude et la cinquième nous ramènent en Europe et à la sémantique du mot : Ullmann puis le groupe de Liège, qui a publié *Rhétorique générale* sur les bases de la sémantique désormais dite componentielle qui découpe le signifié du lexème en sèmes (Greimas, Pottier et plus récemment Nida), servent de base pour l'exposé. La sixième étude est encore partiellement d'ordre linguistique : portant sur la ressemblance, elle reprend le fameux schéma binaire de Jakobson, qui associe métaphore et ressemblance, métonymie et contiguïté. Elle opère aussi le glissement vers les problèmes généraux qui sont abordés dans les deux dernières études : métaphore et référence, métaphore et discours philosophique. On peut constater que l'auteur parle de tous les aspects de la question... *et quibusdam aliis*.

D'où peut alors venir l'insatisfaction ? Nous pensons qu'elle a deux sources. La première source peut paraître mesquine : issu de l'enseignement, le livre a un aspect didactique qui l'amène à exposer et à critiquer un, deux ou trois auteurs dans chaque étude. Ce qui se dit ne passe

pas nécessairement bien à l'écrit savant. Ce livre est une liste de comptes rendus orientés. Deux siècles après Voltaire, on a compilé, compilé en glosant. Quatre cents pages de commentaires orientés, c'est trop, même si cela a constitué sûrement une excellente série de cours et de séminaires. Comment faire un compte-rendu de commentaires ? Si chaque étude forme un ensemble cohérent, il n'en est pas de même du livre, et la préface, que l'auteur a jugé bon d'ajouter, confirme notre opinion. Ce livre contient en réalité trois parties (histoire, sémantique du mot et de la phrase, philosophie) qui ne sont pas isomorphes au découpage en études (13-86, 87-238, 238-400). Il est très difficile à lire : l'ouvrage de Le Guern, par exemple, traité en huit pages (pp. 230-238) à la sixième étude exige quatre renvois (à la V^e étude, pp. 232 et 234, à la VII^e et à la VIII^e, p. 238). C'est la rançon inévitable de qui étudie les études sur la métaphore...

Mais ce n'est pas là le grief que nous faisons à l'ouvrage, et nous prenons un risque en déclarant aussi clairement la deuxième raison de notre insatisfaction. De deux choses l'une :

1) ou bien la sémantique linguistique ou discursive a donné de nouveaux instruments conceptuels, et alors qu'on se dispense d'écrire (et c'est un sémanticien qui écrit ces lignes de critique) :

« ...dans l'œuvre littéraire, le discours déploie sa dénotation comme une dénotation de second rang, à la faveur de la suspension de la dénotation de premier rang du discours.

Ce postulat nous ramène au problème de la métaphore. Il se peut en effet que l'énoncé métaphorique soit précisément celui qui montre en clair ce rapport entre référence suspendue et référence déployée. De même que l'énoncé métaphorique est celui qui conquiert son sens comme métaphorique sur les ruines du sens littéral, il est aussi celui qui acquiert

sa référence sur les ruines de ce qu'on peut appeler, par symétrie, sa référence littérale. S'il est vrai que c'est dans une interprétation que sens littéral et sens métaphorique se distinguent et s'articulent, c'est aussi dans une interprétation que, à la faveur de la suspension de la dénotation de premier rang, est libérée une dénotation de second rang, qui est proprement la dénotation métaphorique.

Je réserve pour la huitième étude la question de savoir si, dans ce processus, nos concepts de réalité, de monde, de vérité ne vacillent pas. Car, savons-nous ce que signifient réalité, monde, vérité ? » (p. 279).

Cela nous dispensera en même temps de tout un jargon idéologique : « Par ce *tour* de l'énonciation, la poésie articule et préserve, en liaison avec d'autres modes de discours, l'expérience d'appartenance qui inclut l'homme dans le discours et le discours dans l'être. » (p. 398).

2) ou bien alors la sémantique n'est d'aucun intérêt, et alors non seulement on n'en parle pas pendant près de deux cents pages, mais surtout, on ne voit pas l'intérêt de reposer, à l'intérieur du discours circulaire et séculaire occidental, le problème de la référence (qui paraît-il devient double) et de la redescription de la réalité (qui serait dans le pouvoir de la métaphore).

En deux mots, si la sémantique existe, on doit, du même coup, écarter les questions farfelues qui tiennent de la mystification. Si elle n'existe pas, comment croire que des discours spéculatifs sur la métaphore, la poésie, la littérature... pourront résoudre le problème de la référence, de la réalité, de la ressemblance ? Les réponses de ce livre sont brillantes, mais ce sont toujours les mêmes questions qui sont posées, loin de tous les instruments méthodologiques qui ont fondé les sciences humaines. C'est ici que nous pouvons rappeler que ce livre, qui est une

sorte de somme, vient ou trop tôt, à l'aube de la sémantique (la linguistique n'ayant guère travaillé que sur le signifiant jusqu'en 1970) qui ne peut encore donner des réponses satisfaisantes à tous les niveaux, ou bien trop tard, quand il n'est plus permis de poser les questions dans un cadre traditionnel à cause du savoir acquis.

Nous sommes incapable de juger de l'intérêt de la huitième étude, d'autant plus que nous ne connaissions sérieusement que deux auteurs critiqués par P. Ricœur (Benveniste et Derrida) qui signalaient la connivence entre catégories linguistiques et philosophie, métaphore et métaphysique. Disons simplement qu'elle apparaît aussi faite sur le mode du commentaire, toute la théologie venant au secours de la métaphysique (Aristote, Saint-Thomas...). Mais certains verront peut-être dans cette dernière étude la vraie dimension du livre et la justification du titre.

Nous terminerons par des remarques positives. L'ouverture de P. Ricœur vers le monde anglo-saxon nous semble utile et donne de la valeur à son troisième chapitre. Puisque l'auteur pense se pencher sur le monde germanique, nous pouvons rappeler combien cette seconde ouverture nous semble importante, et nous lui devons en partie les remarques qui suivent.

La métaphore exige sûrement, comme le redit avec insistance l'auteur, d'être considérée dans la phrase. Mais cela ne résout pas tous les problèmes. Il faut les sérier, et dans le cadre actuel de la sémantique, considérer le mot comme secondaire, et regarder plus bas et plus haut :

- a) en considérant le mot comme une matrice de traits distinctifs (sèmes), on explique le caractère

polysémique du signe (plusieurs sèmes et plusieurs sens) et donc la possibilité de faire des métaphores. Nous voyons là apparaître l'analyse componentielle valable en sémantique structurale comme en sémantique générative.

- b) en passant de la phrase, dans le cadre de la sémantique générative, on peut régler le problème de l'insertion : la métaphore a un statut prédicatif (apposition, attribut, verbe) qui la distingue bien d'autres figures où la dénomination joue (catachrèse, métonymie, synecdoque). C'est dire que l'insertion, la focalisation, la perception et la réduction se réalisent dans ce cadre.
- c) les conséquences sont d'un autre ordre et sont à étudier dans le cadre de la grammaire discursive et textuelle : la métaphore peut être un ornement, engendrer l'humour... ou créer la métaphysique comme le disent Derrida et Heidegger (p. 325). Il faut séparer effet et nature d'une trope.

On pourrait se demander pourquoi l'auteur refuse d'étudier la métaphore en faisant éclater le mot et inversement en l'insérant dans le lieu où il apparaît toujours. C'est qu'il veut nous ramener au talent (p. 106), au monde, à l'œuvre (p. 118). Au lieu de comprendre la métaphore, il veut en réalité comprendre l'homme, la poésie, la vérité, la réalité. Nous préférons une démarche comme celle de Van Dijk (*Some aspects of text grammars*, Mouton, 1972, pp. 250-262), de Greimas (qui considère la métaphore comme un embrayeur d'isotopie), de la grammaire textuelle allemande (voir *Langages* 26).

Nous pouvons étayer nos remarques en cherchant appui sur les textes antérieurs de P. Ricœur (*Le conflit*

des interprétations. *Essais d'herméneutique*, Seuil, 1969). L'auteur marque bien (p. 77) que les trois niveaux (discours, mot, sèmes) sont à étudier et qu'il y a un progrès dans la rigueur, la scientificité en passant d'un plan à l'autre. Il accepte aussi finalement qu'il n'y a pas de mystère dans le langage (p. 79). Combien nous aurions aimé un travail rigoureux qui situe la métaphore dans la polysémie (p. 93) et explique l'opération structurante, dépassant l'inventaire structuré (p. 92). En philosophie, l'auteur a choisi, alors même que se résolvait le mystère de la métaphore dans le langage, de résoudre par la métaphore, l'énigme qui « réside au plan de la manifestation, où l'équivocité de l'être vient se dire dans celle du discours » (p. 79), le mystère du langage qui « dit quelque chose de l'être » (p. 79). Le vrai mystère est pour nous, dans ce choix. Mais à chacun ses choix... et ses risques.

Jean-Marcel LÉARD

Université de Sherbrooke



Roland BARTHES, **Roland Barthes**, Paris, éd. du Seuil, coll. *Écrivains de toujours*, n° 96, 1975, 192 p.

Le sujet de l'autobiographie n'est pas l'auteur, mais l'écriture; l'au-delà du texte, c'est encore du texte. À qui en douterait, le *Roland Barthes* par lui-même propose une réponse décisive.

Tandis que la publication de l'ouvrage au sein de la collection *Écrivains de toujours* justifie le titre ainsi que la présentation sur le monde autobiographique, les caractéristiques de la collection (son code implicite, en fait) tracent un parcours obligé pour l'auteur: enfance, adolescence, lectures formatrices, portraits, physique et moral, analyse de l'œu-

vre, etc. Un tel parcours n'est ni neutre ni dénué de signification: il s'inscrit dans le droit fil d'une approche traditionnelle des textes. Nul doute alors que maint lecteur trouvera dans le livre de Roland Barthes diverses notations d'allure familière et rassurante. Au hasard des pages, il reconnaîtra dans les photographies familiales au charme suranné (grands-parents et parents), dans le rappel de la double ascendance alsacienne et gasconne (p. 103), comme une réminiscence des théories d'Hippolyte Taine; telle évocation de l'espace matériel du travail — cet agencement singulier « patiemment adapté à la jouissance d'écriture (p. 42) » — n'ira pas sans rappeler certaine fameuse librairie; que sous forme de listes énumératives (p. 120) ou de brèves réflexions (« La fraisettes », p. 99, « Français », p. 100) surgissent les goûts de l'auteur, et le lecteur sentira passer dans le texte les effluves familiers d'un intimisme rassurant; d'autres passages encore, nombreux et disséminés dans le livre, suscitent bien des rapprochements que le lecteur (celui qui a accompli ses humanités) savourera dans la quiétude de son cabinet de lecture avec un plaisir gourmand. Bien sûr, les grandes figures littéraires du patrimoine culturel (Montaigne et Rousseau, par exemple) ne sauraient être absentes et, dans un tel contexte, les références à Marcel Proust et André Gide iraient même jusqu'à paraître quelque peu impertinentes. Un air vieillot de tradition humaniste affleurerait-il, qui ajouterait comme la patine du bon goût et des Belles-Lettres à ce texte de celui qui passe pour le fondateur d'une certaine modernité? Les valeurs universelles seraient-elles inébranlables que celui-là même qui s'opposa aux « Anciens » dût leur payer, malgré tout, son écot?